

## 2. Le Désir comme entité métaphysique et comme puissance cosmique

### 2.1 Le Désir comme enjeu métaphysique

Jetons un coup d'œil sur le Désir en sa [dé]Raison : (1) mon désir de « plaisir » qui spontanément jaillit de mes tréfonds tend avec une extraordinaire puissance à remplir mon être de ce qui lui « manque », mais, laissé à sa logique, il m'en vide toujours plus tragiquement ; (2) très souvent mon désir me pousse vers des objets non seulement obscurs, changeants et non compris, mais absolument déplaisants. Plus que cela : un « traumatisme » qui ne s'efface pas signifie que d'autant plus un objet est horrible, d'autant plus il est poursuivi par mon « désir » de le garder en mémoire. « Comment, dans ces conditions, ne pas nous faire une maxime, provisoire ou non, d'échapper à la tyrannie du désir ? » se demande par conséquent M. Renaud [dans *La Philosophie*, p. 90] en évoquant la résolution de Descartes de « changer ses désirs plutôt que la réalité » (T215)

Pour que la Raison Pratique puisse vraiment le « maîtriser » il faut toutefois, et au préalable, que la Raison Spéculative ramène sa *déraison* à une rationalité supérieure, sans quoi aucune « maîtrise », d'aucun genre, ne sera jamais possible (d'autant moins celles des « calculs » d'Epicure). Un passage – celui de la Déraison à la Raison – qui est d'autant plus nécessaire que le fait du Désir engage, encore une fois, l'Être entier de l'Homme, car nul ne doute que notre *bonheur* – c'est-à-dire notre *Bien Suprême* – en dépend. C'est bien notre être entier qui « désire », qui ressent ce « manque », et qui tend à le remplir en vue de sa félicité.

Cette circonstance si essentielle a fait que la totalité des penseurs se sont dédiés à cette œuvre de maîtrise spéculative (compréhension théorique) du phénomène du Désir ont tout de suite gagné un point de vue métaphysique d'ordre absolument universel, afin de situer ce mystère dans un Plan Cosmogonique et Evolutif qui le rende intelligible... cela étant valable pour toutes les époques, depuis Empédocle jusqu'à Freud.

Si ce dernier bâtit un authentique « anti-cathéchisme » horriblement nihiliste (T217E- T219) à partir de ses observations sur la force « démoniaque » du Désir de Mort, c'est justement que cette perspective métaphysique et cosmologique générale s'impose d'elle-même lorsque l'esprit humain veut vraiment venir au bout de ce grand mystère.

**LE CATHECHISME [ANTI-] CATHECHISTE DE FREUD T219** « Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. **Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne et que je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante.** [...] Seuls les croyants qui demandent à la science de leur **remplacer le catéchisme auquel ils ont renoncé**, verront d'un mauvais oeil qu'un savant poursuive et développe ou même qu'il modifie ses idées. [...]

T 217(E) « Les hommes aspirent au bonheur, ils veulent devenir heureux et le rester. [...] On notera que c'est simplement le programme du principe de plaisir qui pose la finalité de la vie. Ce principe domine le fonctionnement de l'appareil animique dès le début ; de sa fonction au service d'une finalité, on ne saurait douter, et pourtant son programme est en désaccord avec le monde entier, avec le macrocosme tout aussi bien qu'avec le microcosme. De toute façon, il n'est pas réalisable, tous **les dispositifs du Tout s'opposent à lui** ; on aimerait dire que **le dessein que l'homme soit « heureux » n'est pas contenu dans le plan de la « création »** [CDP, 440]

Bref, étant donné la grandiose et puissante paradoxalité de sa phénoménologie, aucune époque de la pensée n'a regardé au Démon du Désir qu'avec des yeux purement « introspectifs ». L'expérience intérieure du Désir est pour l'homme beaucoup trop fondamentale et bouleversante – il en va de son *bonheur* puisqu'il en va de son *Être* – ... pour qu'il puisse éviter d'y sentir la manifestation d'une force macrocosmique qui le dépasse de tous les côtés, et qu'il ne fait finalement qu'« interpréter » selon sa nature spécifique d'animal doué d'une conscience.

### 2.2 Du « double discours » d'Empédocle, au Grand Démon de Platon, à la Chute Accélérée de Galilée...

« Je vais t'annoncer un double discours. Il y a une double naissance des choses périssables et une double destruction. Les choses ne cessent de changer continuellement de place, se réunissant toutes en une à un moment donné par l'effet de l'Amour, et portées à un autre moment en des directions diverses par la répulsion de la Haine » [Empédocle T(200)].

Penchée sur la voix de la Nature – *physis* – l'antiquité présocratique n'hésite pas à la ressentir comme une seule et même Force qui de l'intérieur pousse tout être à la fois vers son unité/cohésion « centripète » et vers son épanouissement « centrifuge » et rayonnant dans le monde qui l'entoure. Cette Force à qui le Cosmos doit sa cohésion et son unité, prend le visage, chez un penseur comme Empédocle, de l'Amour et du Désir. A cet Amour qui unifie le macrocosme et le microcosme en eux-mêmes et entre en eux, s'oppose la Haine, qui est la polarité négative de cette même tension fondamentale, que les Indou appelaient *Raga/Dvesa* (attraction/répulsion) en y voyant eux aussi les deux facettes d'une seule même puissance cosmique d'« attachement ».

Dès le début donc, le Désir s'offre non seulement comme la Force Fondamentale qui, essentiellement unitaire, anime la Nature – et grâce laquelle la Nature anime ses enfants – mais aussi comme une entité par sa *propre* nature intérieurement déchirée et déchirante. L'homme de l'Antiquité Archaique n'a sur ce point aucune hésitation. Ce qui pour l'Age Contemporain serait de l'« animisme » [= projeter dans la nature externe à nous-mêmes des réalités qui ont une consistance exclusivement « psychique », cf. Freud, lettre à W.Fliess, cours *L'Inconscient* §4], témoigne pour l'Age Antique (Archique/Classique) d'une opération qui en est l'inverse rigoureux. Selon cette vision, c'est bien l'Homme qui grâce à la puissance de ses désirs se découvre comme l'un des lieux « microcosmiques » où les forces de la Nature s'expriment et se font connaître.

La vraie différence qui distingue une pensée comme celle d'Empédocle de celles de Platon, Aristote et leurs successeurs ne réside donc pas dans cette intuition primordiale – objective et cosmique – de la Force du Désir, qui demeure à l'Age Classique une puissance *objectivement* agissante dans les choses en dehors de la conscience humaine désirante : cette différence réside plutôt dans le registre expressif choisi pour en parler. Chez les « présocratiques » ce registre reste essentiellement *imagé*. Avec la Philosophie en revanche, le Discours sur le Désir, tout en demeurant « un double discours » – car cela relève à la nature même de son objet : un Amour qui tout d'un coup se fait Haine ; une Attraction qui se fait Répulsion ; une Création qui se fait Anéantissement... – pousse néanmoins l'Image à se faire Concept et donc, nécessairement, mouvement dialectique et synthèse logique des contraires.

Résumons comme cela le passage d'une considération encore imagée à une appréhension pleinement philosophique du phénomène cosmique du désir : dans le cas d'Empédocle il est suffisant peindre une image forte et suggestive des Origines pour nous « apprendre » les vérités qu'il veut nous annoncer : « Les choses ne cessent de changer continuellement de place, se réunissant toutes en une à un

moment donné par l'effet de l'Amour, et portées à un autre moment en des directions diverses par la répulsion de la Haine... » tandis que pour la conscience rationnelle de la Philosophie un telle circonstance n'est que l'Enigme de départ, le mystérieux phénomène à expliquer, et non pas l'archétype explicatif qui répond à toute question.

Or, le lieu éminent où cette transmutation expressive a lieu est l'œuvre de Platon. Le «double discours» d'Empédocle sur l'Amour-qui-à-un-autre-moment-est-Haine se présente donc au cœur de la conscience désirante du philosophe platonicien sous forme d'un questionnement rationnel : « les vrais philosophes doivent penser et se dire entre eux... » (T201)... qu'ils sont pris au milieu d'une vraie guerre du Désir contre lui-même, et qu'ils devront savoir le reconduire à la paix de la Raison.

T201 « Ce qu'il y a de terrible dans cet emprisonnement, la philosophie l'a fort bien vu, c'est qu'il est l'œuvre du désir [*epithymia*], en sorte que c'est le prisonnier lui-même qui contribue le plus à serrer ses liens » [Platon, Phédon]

Face à l'énigme d'une force sans aucun doute vitale et primordiale, mais qui ne fait que s'aimer/haïr, se remplir/se vider sans jamais en venir au bout, la Raison du Philosophe – animal bien désirant, comme tous les autres («... ce que nous désirons et nous disons que l'objet de nos désirs, c'est la vérité » se disent les philosophes platoniciens qui en ont marre de la tyrannie du Désir Charnel ; et cf. aussi Descartes T213 CDP 181) – ...la Raison du Philosophe, dis-je, comprend que la seule possibilité de maîtriser ce Grand Tyran est de faire valoir le *bon côté* de sa force. Pour ce faire, pourtant, il faut arriver à en saisir la *nature ultime*, c'est-à-dire comprendre le Désir comme une Force Cosmique qui rentre dans un Plan Evolutif d'ordre général.

La-voilà donc cette Force Cosmique partout à l'œuvre dans ce que Freud appelle la « création ».

Pour Platon, le Cosmos en sa totalité désire l'Harmonie Géométrique (*Gorgias*, T203) et dans son sein ce sont les figures géométriques elles-mêmes qui « désirent » l'égalité (*Phédon* T204), ainsi que nous disons qu'elles « jouissent » d'une certaine propriété, ou qu'une certaine variation mathématique « tend » à l'Infini.

Une telle perspective, si énigmatique pour nous mécanistes/mécanistes qui n'arrivent à voir dans ces expressions « vitalistes » que des « catachrèses » (métaphores *mortes* à leur tour...) ... cette perspective se prolonge chez **Aristote** (T208 : l'univers se meut car il aime et désire Dieu, le Moteur Immobile) ainsi que dans toutes les grands penseurs du Moyen Age, comme **Dante Alighieri** (T211 : «L'Amour qui meut le Soleil et les autres Etoiles... »), jusqu'à la Modernité de **Galilée** (T212) – qui était un sublime commentateur de ce même Dante, et pour lequel les corps physiques « inanimés » ne se meuvent d'un mouvement de chute accélérée qu'en ce qu'ils désirent regagner leur « lieu naturel » – et de **Spinoza** (T229 CDP, 226) qui voit dans la Loi d'Inertie que l'« effort » des choses de « persévérer dans leur être ». A l'intérieur d'une telle Vision, l'Homme se contemple habité par la même force qui fait bouger et se bouger aussi les Astres et les reste des êtres : finalement, la Force de ce « Grand Démon » empédocléen qu'est l'Amour (Platon : T205).

Ce ne sera par conséquent qu'à ce même Homme de libérer cette force dans son âme, étant donné que cette immense puissance qui désire l'Être se trouve de fait enchaînée par elle-même à son opposé : la convoitise de l'Anéantissement (la Haine chez Empédocle, la Pulsions de Mort chez Freud) :

T202 « Quand donc, reprit Socrate, l'âme atteint-elle la vérité ? Quand elle entreprend de faire quelque recherche de concert avec le corps, nous voyons qu'il l'induit en erreur. - C'est vrai - N'est-ce pas en raisonnant qu'elle prend, si jamais elle la prend, quelque connaissance des réalités ? - Si - Mais l'âme ne raisonne jamais mieux que quand rien ne la trouble, ni l'ouïe, ni la vue, ni la douleur, ni quelque plaisir, mais qu'au contraire elle s'isole le plus complètement en elle-même, en envoyant promener le corps et qu'elle rompt, autant qu'elle peut, tout commerce et tout contact avec lui, et aspire ainsi à [l'Être *oreghetai tou ontos*]

L'œuvre de Platon peint donc le fresque d'un Plan Cosmique et Evolutif dans lequel le Désir est présenté comme la Force unique qui anime l'Univers, et qui, comme toutes les autres Forces Cosmiques connues (de l'Electricité au Magnétisme, à la Chaleur, à la Lumière...) a une nature bipolaire : un côté Positif (lumineux) et un côté Négatif, (obscur). Une perspective qui sera notamment celle des romantiques comme Goethe (*Les affinités électives*) et Schopenhauer T(234-235) qui, en héritier déclaré de la pensée orientale voit dans l'anéantissement radical de toute «volonté de vivre » la seule possibilité de se libérer de cette déchirante polarité d'Attraction et de Répulsion.

### 3. « Il y a de la Méthode dans cette folie ». L'Education du Désir comme enjeu fondamental de la « Raison Pratique ».

C'est cette vision micro/macrocossmique qui nous ouvre enfin sur le côté **pratique** de la maîtrise rationnelle du Désir.

Que l'on soit platoniciens, cartésiens, ou bien freud-lacaniens, une fois que dans toute son absurdité auto-contradictoire et bipolaire le Désir est saisi comme la voix primordiale du Cosmos dans l'Homme (Freud T 217 ABCDE)... et bien pour le maîtriser il ne s'agira que de *s'harmoniser avec sa vraie nature*, car il n'y a sans doute aucune possibilité de s'en passer. Aucun « péché » nous dit Lacan en T239 (CDP 507) – n'est plus redoutable, que celui d'étouffer la voix de notre désir, et sur ce point tous les penseurs sont d'accord, la seule différence se trouvant dans les différentes façons dont on conçoit cette éducation au et du Désir, selon les différents cadres métaphysiques où il est situé.

Pour Platon, ainsi que pour Aristote et Descartes, l'absurde Déraison du Désir n'est en réalité que le chiffre de sa destination ultime. A travers l'Enigme du Désir, la Raison Humaine est appelée non pas à baisser les bras en se résignant à sa nature animale (comme Freud suggère) mais à se rendre compte de quelle est en effet sa propre tâche face à un tel immense défi. La réponse de ces philosophes étant : par sa nature l'Animal Homme désire ce que sa *raison* désire, car il est un être non seulement désirant (Spinoza CDP, 226) mais bien *rationnel*. « Tous les hommes *désirent* la Connaissance » affirme Aristote en ouverture de sa Métaphysique.

De même Descartes: *au fond*, le Désir humain jaillit d'un point de divergence [donc de convergence] d'avec avec la Raison (T215 CDP, 205) : « Notre volonté ne se porte naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles ». Il faut donc renouer avec ce point de coïncidence, en acceptant de monter l'échelle « initiatique » (Platon T223, CDP 95-96) d'une prise de conscience sur la vraie nature de ce que depuis le début, et sans le savoir nous désirons vraiment au fond de notre cœur (cf. le témoignage du « moi » augustinien en T210)

#### 4. Une synopsis historique

Pratiquement tous les grands penseurs ont commencé par parler non pas premièrement de la Vérité ou de la Connaissance, ou de la Sagesse... mais bien du désir qu'ils en ressentent, et très souvent des déchirantes circonstances de sa déception. Ne l'oublions jamais : la Philosophie est bien l'Amour, et donc le Désir de la Sagesse (cf. Platon T222 CDP, 94)

EPOQUE DE LA SAGESSE – « J'ai aimé la Sagesse plus que la santé et la beauté; j'ai préféré la posséder plutôt que la lumière, car son flambeau ne s'éteint jamais... » nous a dit Salomon en T(1), qui doit manifestement avoir renoncé à des choses bien désirables, à cause de son...désir de Sagesse.

ANTIQUITE – De même, comme « ce qu'il y a de terrible dans l'emprisonnement du corps c'est qu'il est l'œuvre du désir, en sorte que c'est le prisonnier lui-même qui contribue le plus à serrer ses liens » [T(201)] les « vrais philosophes - imagine Platon - doivent penser et se dire entre eux des choses comme celles-ci : il semble que la mort est un raccourci qui nous mène au but, puisque, tant que nous aurons le corps associé à la raison dans notre recherche et que notre âme sera contaminée par un tel mal, nous n'atteindrons jamais complètement ce que nous désirons et nous disons que l'objet de nos désirs, c'est la vérité »... mieux vaut donc de faire ici bas comme si l'on était morts (« s'entraîner à être morts » Ibid.) ... tellement notre [anti-]désir de Vérité est violent. - Chez Aristote la première apparition de l'Homme en sa pleine universalité est non pas la mortalité ni la raison, mais bien *horexia* [= désir, d'où « anorexie »], car si le philosophe de par son nom aime le savoir, tous les hommes le désirent : « Tous les hommes désirent le savoir par leur propre nature » [T(11)] sont les mots d'ouverture de rien de moins que la Métaphysique.

MOYEN AGE – La pensée chrétienne du Moyen Age continue sur cette ligne, et quand le « Moi » fait sa première apparition sur la bouche de Saint Augustin... et bien, il ne s'agit pas tout à fait d'« un moi je pense » qui médite, mais bien d'un « moi je désire » qui nous confesse ses péchés : « Je brûlais, dès mon adolescence, de me rassasier de basses voluptés ; et je n'eus pas honte de prodiguer la sève de ma vie à d'innombrables et ténébreuses amours » [T(210)]. Seule solution possible : rendre lumineux et divins ces mêmes « amours »

MODERNITE – Cohéremment, lorsque le Moi de la Modernité prendra la relève avec la Révolution Métaphysique de Descartes, ce sera ce même *je désire* à prendre parole le premier : « J'avais un extrême désir d'apprendre les lettres »... et même après la première cuisante déception [car « les Mortels sont possédés d'une curiosité aveugle » et qu'ils « brûlent d'un désir stupide » T(213)] même après cette prise de conscience « j'avais toujours - et d'autant plus - un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux... ».

Jusqu'à en conclure qu'une telle persévérance d'élan contre vents et marées ne peut qu'être la voix de l'Etre Suprême qui parle en nous, au travers de nos faiblesses, si étonnement fortes... : « Car comment serait-il possible que je pusse connaître que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose et que je ne suis pas tout parfait, si je n'avais en moi aucune idée d'un être plus parfait que le mien, par la comparaison duquel je connaîtrais les défauts de ma nature ? » [T(216)]

AGE CONTEMPORAIN – Et finalement, même au moment où toute « métaphysique » et toute foi en un sens ultime et positif de l'Etre et de la pensée qui vainement désire l'appréhender paraît avoir fait naufrage... et bien là aussi, et à nouveau d'autant plus, la vérité qui demeure inébranlée est toujours et encore celle du désir qui désespérément s'attache au moins à sa propre vérité, insouciant de sa folie : « L'attachement à la vérité et à la rigueur des méthodes scientifiques ? De la passion des savants, de leur haine réciproque, de leurs discussions fanatiques et toujours reprises, du besoin de l'emporter... » [Foucault T(32)]

Plus fort que la crainte de la maladie, et même de la mort, survivant à toute déception, à toute culpabilité, à tout péché, à toute erreur, où il paraît d'autre part fatalement nous faire tomber, le Désir se révèle donc depuis toujours comme l'horizon indépassable où se déroule entier le cheminement de l'Homme comme animal pensant.